

Du même auteur :

Sursis, Tome 1 - Un Parfum de fin du monde (ed Sydney Laurent)

Sursis, Tome 2 - Résistance

Le Droit des larmes

Dans les yeux des autres

Symphonie

L'interdit

Un si beau Couple

Et si...

Chuchotements du passé (souvenirs de 14/18)

La Mutine, une canonnière au Tonquin, Tome 1, *1884, vers une guerre absurde*

La Mutine, une canonnière au Tonquin, Tome 3, *1885/1886, Dernière mission avant le retour en France*

Jeudi 1er Janvier 1885

La nouvelle année commence bien pour moi. Au moment précis où je me réveille, on m'apporte un courrier d'Europe. Je ne m'y attendais pas car j'en avais déjà reçu un la veille. Ce qu'il y a de plus étonnant, c'est que ce courrier m'apporte les souhaits de nouvelle année et de petits cadeaux envoyés par ma famille pour cette occasion. Le colis est accompagné d'un nouveau portrait de ma femme et de notre bébé, à présent âgé d'un an, ainsi qu'un almanach de 1885 et d'autres petites attentions. Tout cela a été déposé à la poste en novembre à Brest, à 16 000 kilomètres de distance, afin que je le reçoive autour du premier janvier. Mais qui aurait pu supposer que cela m'arriverait ici, en plein pays ennemi, à mon réveil, le jour même de la nouvelle année ! Il n'est évidemment pas possible de calculer d'avance avec une telle exactitude le jour et l'heure de l'arrivée du courrier. Si j'étais resté à Haïphong ou à Hanoï j'aurais certainement reçu ce courrier beaucoup plus tôt. Je prends cette belle surprise comme un heureux hasard qui me fait bien augurer pour cette nouvelle année, espérant que j'y aurai moins d'ennuis et de tribulations que dans celle qui vient de s'achever.

Pourtant nos affaires ne s'arrangent pas. Nous sommes toujours dans la même expectative des événements qui, d'un jour à l'autre, peuvent tourner au tragique. Malgré tout, sans baisser notre garde, nous fêtons aussi dignement que possible le jour de l'an sur la Mutine. Je réunis à ma table du Crano, le Docteur, le capitaine Massip et un de ses officiers, ne laissant à terre qu'un lieutenant pour garder le poste de la Bourrasque. C'est un déjeuner fort gai, dont le menu a été amélioré d'une excellente perdrix tuée par Massip et que nous arrosons avec les meilleurs de nos vins

La journée s'achève dans le calme. Il n'en est pas de même à Tuyen Quan d'où je reçois des nouvelles le lendemain. Le commandant Dominié m'apprend en effet dans sa lettre un retour au calme après une forte démonstration de Lu Vinh Phuoc le matin du 31 décembre. Malheureusement, comme il ne s'est pas approché à plus de 1400 mètres, il n'a eu que l'occasion de lui envoyer deux coups de 80 pour l'effrayer.

La lettre de Sénès est plus véhémence. Elle commence par ces mots :

"L'année 1885 se lève pour nous derrière des horizons bien brumeux".

Sénès ne considère pas sa situation comme critique mais, à son avis, elle laisse beaucoup à désirer. Après ses vœux de nouvelle année, il s'exclame

"Sommes-nous assez privilégiés dans ce petit coin du Tonquin ! Nous traite-t-elle avec assez de clémence, cette délicieuse Rivière ? Oh ! C'est épouvantable ! Vous ne sauriez croire à quel point je suis dégoûté ! Sept mois de Rivière Claire sans désespérer.... peut-on rêver de quelque chose de plus atroce ? Si j'avais au moins un camarade à qui parler ce ne serait que demi mal, mais des troubades\*, rien que des troubades et toujours des troubades qui ont un genre si différent du nôtre, des habitudes si bizarres ! C'est comme dirait l'ex-capitaine de la Trombe, inimaginable..."

Il admet que, sous ce rapport, notre situation n'est certainement pas plus enviable et loin d'être folichonne à tout point de vue. Il est vrai que Phu Doan est d'une tristesse désespérante et, qu'en cas d'attaque sérieuse, nous serions très exposés. Espérons cependant que cette éventualité ne se présentera pas, malgré la présence de plusieurs milliers de Chinois dans les environs.

Troubade : Dans l'argot militaire, soldat d'infanterie, homme de troupe, avec un peu de mépris

Le Ton Doc, premier mandarin, avait appris à mon camarade Sénès qu'il y avait sous leurs murs deux mille Pavillons Noirs et quatre mille Réguliers. Bien qu'il estimait que ces chiffres étaient exagérés, un espion chinois capturé dernièrement, lui avait déclaré qu'ils étaient trois mille deux cents et que des renforts leur arrivaient tous les jours de Phu An Binh et de Than Quan. Ils auraient construit, à quatre kilomètres à peine à l'Ouest de la Citadelle, trois fortins reliés par des tranchées couvertes sur de petits mamelons et de nombreux ouvrages dans la plaine. Une reconnaissance, une dizaine de jours auparavant, n'avait pas pu l'enlever et avait même failli être cernée. Les hommes s'étaient retirés après deux heures de combats qui avaient fait dix blessés. Du moins c'est ce que m'apprend Sénès. Mais un rapport du 10 mai dans le journal du siège du 21 décembre expliquera cette sortie différemment.

Lequel des deux est dans le vrai ? Le premier, puisqu'on l'a envoyé là en le prévenant qu'il serait assiégé et que, de tout l'hiver, on ne pourrait pas lui porter secours, ne doit pas laisser percer sa pensée. Si on lui a envoyé, hormis le tabac, assez de pommes de terre et autres menues denrées en quantité suffisantes pour soutenir un long siège, il n'a qu'à accepter la situation et à attendre les événements quels qu'ils soient. Même si la situation devient critique ou désespérée, il est le grand chef et, par son assurance, il se doit de réconforter son entourage.

C'est ainsi que Sénès se comporte en tant que commandant de canonnière. Cependant, la lettre qu'il m'écrit est celle d'un camarade à un camarade.

Quoiqu'il en soit, il est certain qu'ils vont avoir fort à faire là-bas. Par chance, Tuyen Quan est une forte citadelle renforcée d'une enceinte continue formée de hauts murs épais et cerclée de fossés. Sa forte garnison est composée d'une troupe d'élite.

Notre situation est bien moins enviable que la leur car, au lieu d'épaisses murailles continues, nous n'avons, pour abriter nos braves Turcos qu'un petit blockhaus et des tranchées abris qu'on pourrait escalader facilement. De plus, nos canonnières ne

sont pas munies, comme la Mitrailleuse, de tôles de protection.

Quoiqu'il en soit, à priori, pour le moment, les Chinois se sont attelés à élever une batterie casematée sur une colline très élevée qui domine la citadelle à mille cinq cents mètres d'altitude. De même, ils exécutent des travaux dans d'autres directions. Bref c'est un siège en règle qui se prépare là-bas. Après trente-sept jours d'attaques nocturnes, le silence absolu qui y règne à présent semble de mauvais augure...

Le 4 janvier, je reçois enfin d'Hanoï les instructions que j'ai réclamé avec tant d'insistance ainsi qu'une lettre du commandant de la Marine me donnant les ordres sur ma conduite future. Elle se limite à ceci : rester près de la Bourrasque tant qu'elle est échouée. Si elle déséchoue, mouiller sous le poste de Phu Doan. Si la crue est suffisante, redescendre. Mais pas avant la réception d'un ordre formel.

On se garde bien de me dire que j'ai eu raison de rester auprès de la Bourrasque depuis le début ! En effet, à la lecture de ce courrier, je constate qu'au fond, le général désire conserver Phu Doan comme poste de soutien de Tuyen Quan, ainsi que je l'avais conseillé.

J'apprends au moins une bonne nouvelle : je vais enfin avoir mes tôles de protection ! Ce n'est pas trop tôt... Nous serons les derniers à les recevoir, nous qui aurions dû être les premiers à en être pourvus, exposés comme nous le sommes ! Cependant, ce n'est pas tout de m'envoyer mes tôles, j'ai également un besoin urgent du nerf de la guerre ! Et je ne peux que constater, lisant la lettre de Le Preux, que nos règles administratives s'y opposent. A mon avis, au vu les circonstances, le général en chef pourrait bien s'asseoir sur ces dites règles ! J'ai aussi encore un grand besoin de palans pour lever mon ancre et en cas de nouvel échouage. Malheureusement, là encore, les absents ont tort. On en profite même pour leur chipper ce qui leur est destiné sous prétexte qu'on en a besoin soi-même. C'est, une fois de plus, le même débrouillage, et l'intérêt personnel prime sur l'intérêt général. Le

Preux me promet de faire son possible pour me procurer habillement, huile, et aussières mais ne peut me le garantir en raison du pillage général et du désordre régnant. Il m'assure ainsi avoir confié les garants\* et mon palan sur la Trombe en même temps que les médicaments mais que quelqu'un les a détournés à son profit. Pour la solde, je n'ai pas eu plus de succès. Pas d'avance autorisée. Enfin, comme le Général Brières de Lisle m'annonce le départ du commandant de la Marine et de ses officiers pour Haïphong, nous risquons d'être bien délaissés.

Je réponds dès le lendemain à la lettre du commandant de la Marine pour lui faire part de l'immobilisme de ma situation et le renseigner sur celle, beaucoup moins calme, de Tuyen Quan. L'ennemi serait à présent au nombre de trois à quatre mille et recevrait chaque jour des renforts. Le phu de Phu Doan aurait même appris que les Chinois sont revenus sur les bords du Song Chao à Koah Linh. J'ai moi-même envoyé un espion de ce côté et nous nous attendons à voir l'ennemi marcher sur nous d'un moment à l'autre.

Le commandant Massip m'a fait augmenter le profil de la Redoute, l'ouvrage de fortification. Dominée par plusieurs hauteurs situées entre mille et deux mille mètres, elle a un périmètre de deux cents mètres. S'y ajoutent les trois cents cinquante mètres des deux chemins couverts qui la relie à la rivière. Malgré tout, il sera difficile, en cas d'attaque sérieuse, de la défendre avec l'effectif dont nous disposons. D'autant que j'ai dû déplacer la Mutine près du Song Chao à cause des bancs qui se sont à nouveau formés.

Grâce au service du médecin de seconde classe, Mr Romanowaki, la santé des équipages est bonne. Par contre, celle de la compagnie l'est un peu moins. Dans la journée, je profite du calme pour faire exécuter un tir à la cible aux hommes de mon équipage. Certains d'entre eux n'ont en effet jamais tiré un coup de fusil de toute leur vie.

Garants : Bouts d'un cordage passés par une poulie pour servir à quelque amarrage.

Deux jours plus tard, nous déjeunons tous sur la Bourrasque pour fêter les rois. Je m'apprête ensuite à aller à terre pour visiter nos positions quand on me signale l'arrivée du courrier de France ainsi que le retour du premier tram envoyé à Tuyen Quan. Il apporte des provisions et la réponse du commandant Dominié. La reconnaissance qu'il me témoigne et la satisfaction que j'éprouve à savoir quels services je rends à la garnison assiégée et que je peux rendre encore me consolent de l'ennui de mon triste séjour. Le capitaine Massip reçoit lui aussi une lettre de son ami Cattrelin. Il lui apprend que la garnison de Tuyen Quan m'a voté des remerciements à l'unanimité. Il faut dire qu'ils ont reçu les vingt-deux paquets de tabacs envoyés par Massip et moi-même.

Je m'occupe de nouveaux envois dont, des pommes de terre. Les trams m'expliquent qu'en se dissimulant le long de la berge et en passant de nuit dans des paniers, on peut franchir, à Duoc, les positions ennemies sans trop de difficultés.



mandarins





8 janvier

Nous avons fini d'abattre les grands arbres qui gênaient le tir de nos artilleries. Les autres travaux de défense étant suffisamment avancés, je commence aujourd'hui mes reconnaissances en remontant la rivière jusqu'au premier coude avec une escorte de vingt Turcos et de douze marins. J'emporte mon sextant pour repérer les distances et j'explore également les berges dans un pays vraiment pittoresque.

Après le déjeuner, je m'occupe des envois à Tuyen Quan puis je reçois la visite du Phu qui vient en grandes pompes avec plusieurs notables des environs. Ils m'apportent comme lay un magnifique poisson. On appelle "lay" le don que se doivent d'offrir les annamites pour accueillir l'armée française, lui certifiant ainsi leur soumission. Je leur offre un petit verre de chartreuse et m'amuse à voir l'expression de leur physionomie. En effet, ils ignorent s'ils doivent faire la grimace ou sembler trouver que c'est bon. Ils se décident, dans l'ensemble, pour cette dernière solution. Le plus drôle est l'air confus de l'un d'eux quand il s'aperçoit que le verre a une anse dont il ne s'est pas servi pour le porter à ses lèvres. Comme ils admirent tous mes petits verres, le phu, qui commence à être habitué à venir chez moi, leur fait admirer le panier servant à les contenir. Ces braves gens me quittent enchantés de mon accueil en me promettant de continuer à me fournir des renseignements sur l'ennemi.

Nos envois à Tuyen Quan ont achevé de me mettre à sec d'argent. Je vis sur les cinq cents prêtés par le capitaine Massip. Ce dernier a envoyé un officier à Soutay pour toucher la solde de la compagnie. Je me déciderai probablement à en faire autant en y envoyant mon fourrier avec une escorte. Je peux malgré tout continuer mes envois, ayant trouvé deux annamites qui consentent à me vendre à crédit contre un certificat de paiement.

Deux jours plus tard, je pars, avec une section de Turcos faire une reconnaissance sur la haute colline dénudée qui domine ma position. De là-haut, on a une vue splendide sur les environs. J'y fais de très bonnes besognes avec mon sextant et complète la carte de Phu Doan. Nos braves Turcos sont curieux de voir mon instrument et c'est à qui se disputera l'honneur de le porter pendant la route. L'après-midi je vais rendre visite au prêtre annamite qui est venu installer sa chapelle sur un radeau, près de la rive gauche. A mon retour sur la Mutine, je reçois deux lettres du commandant Dominié. Je vois avec joie que mes envois continuent à bien fonctionner et à avoir le même succès. Il parvient lui-même à m'envoyer vingt piastres. Mais les nouvelles qu'il me donne sur l'ennemi m'intriguent. Je me demande quels peuvent être ses projets ? Viendra-t-il à Phu Doan ou à Hongoa comme semble le croire le commandant Dominié ? Il m'apprend qu'une bonne partie des Chinois qui étaient devant eux sont repartis à Phu An Binh avec Lu Vinh Phuoc. Il ne resterait sous leur murs qu'un millier de célestiaux (population riche et puissante). Pourquoi sont-ils partis ? Y aurait-il concentration de Chinois sur le Fleuve Rouge en vue d'une tentative sur cette place ? Il faut s'attendre à tout, dans ce pays à surprises, et l'ennemi ne doit pas ignorer que le général a dégarni tout le Delta pour organiser la marche de Lang Sou. Hongoa, Dieu merci, sera beaucoup plus difficile à prendre que Tuyen Quan.

Depuis trois semaines, je souffre d'un bobo à l'oreille droite. Je l'ai si bien soigné qu'aujourd'hui, c'est l'oreille gauche qui est prise. Il s'y est déclaré un abcès qui m'a empêché de fermer l'œil pendant toute la nuit du 10 au 11 janvier. L'ennuyeux est que les soins que je m'octroie par injections et cataplasmes occupent une bonne partie de ma journée et n'aboutissent à rien. Je souffre tellement que je serai incapable d'accompagner demain la reconnaissance que j'envoie dans la vallée du Song Chao où on a aperçu huit Chinois avant hier. Je me demande si ces soldats font partie des détachements qui se sont retirés de Tuyen Quan ? Il faut absolument que je guérisse vite afin d'être tout à fait rétabli en cas d'attaque.

J'apprends les victoires des 3 et 4 janvier à Chu et Lang Sou.

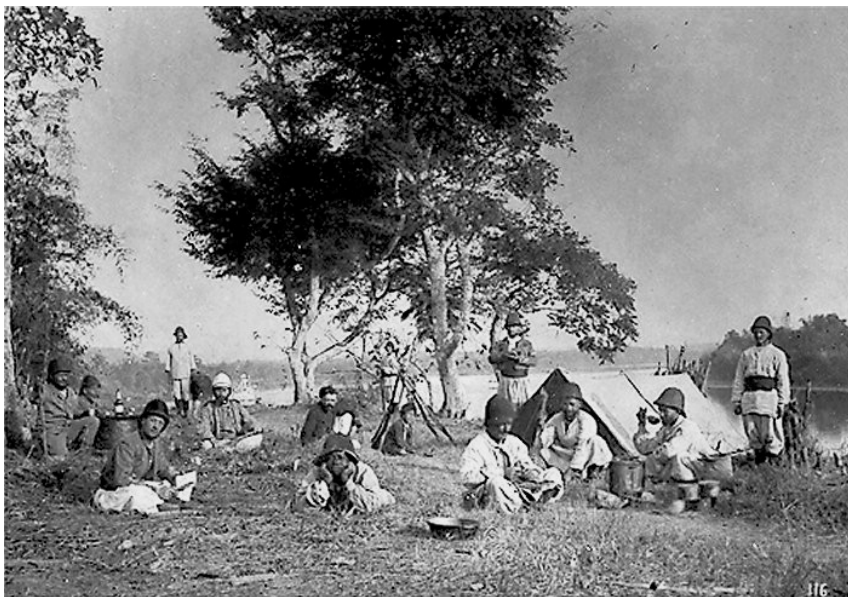
*dès le 22 décembre 1884, de nouvelles masses de Chinois furent signalées vers Mai-To, grossissant chaque jour. Le point de concentration, pour la marche sur Lang-Son, se trouvait donc menacé vers l'est, et même sur ses arrières. D'autre part, l'ennemi répandu dans la vallée vivant abondamment des produits du pays, il importait de lui enlever ses ressources et de sécuriser la région en vue de l'installation de notre base d'opérations. Le bataillon du 143eme, un bataillon de tirailleurs algériens, un bataillon d'infanterie de Marine et une batterie d'artillerie furent donc dirigés sur Loch-Nam sous le commandement du général de Négrier.*

*Le 2 janvier, toutes nos troupes étaient concentrées à Chu. Chu était observé par l'ennemi. Les Chinois couvraient les deux routes de Chu à Lang-Son. Le général de Négrier, jugeant nécessaire de donner de l'air au poste de Chu, avertit le commandant du corps expéditionnaire et se prépara à prendre l'offensive dans la direction d'An-Chau.*

*Le 3 janvier 1885, les troupes, rompant à six heures du matin, franchirent le Loch-Nan et se formèrent entre le village de To-Duong et le fleuve, face à l'est. La marche fut reprise à huit heures par un temps brumeux, dans un sentier difficile, coupé par un grand nombre de ruisseaux et de ravins. Le génie eut beaucoup de peine à améliorer les passages. A une heure, l'avant-garde atteignit le gué de Dao-Bé : ce gué était profond, le courant rapide, la rive droite escarpée, et il fallut établir une rampe. A mesure qu'elles passaient, les compagnies prenaient la formation de rassemblement dans un terrain boisé, qui les masquait des vues de l'extérieur. Le passage présentait de telles difficultés que le gros n'eut terminé son mouvement qu'à quatre heures, de sorte que l'ennemi eut le temps d'être informé de*

*l'approche de la colonne. L'avant-garde avait à peine commencé son mouvement dans la direction de Phong-Cot que le général, d'un sommet où il examinait les environs, aperçut une ligne chinoise garnissant les crêtes ainsi que d'autres groupes marchant à notre rencontre par le chemin de Phong-Cot. Aussitôt, une batterie fut dressée et l'avant-garde (Tonkinois et infanterie de marine) se déploya vers la gauche. La position de l'ennemi ne tarda pas à se dessiner. Il avait pris appui sur une crête barrant l'horizon, dominant notre position. Dans le même temps, avec d'autres forces, il suivait la vallée et marchait résolument à l'attaque de notre avant-garde. Deux compagnies d'infanterie de marine, éclairées à leur gauche par les tirailleurs tonkinois, furent envoyées pour tenir une croupe que l'ennemi était sur le point d'atteindre. La fusillade s'engagea de ce côté et se prolongea quatre heures durant. Elle mit en fuite l'ennemi. L'obscurité devenue complète arrêta la poursuite. Les troupes engagées reçurent l'ordre d'attendre sur leurs positions. Au moment où le jour se leva, la compagnie Verdier exécuta une attaque à la baïonnette qui conduisit à un court combat au corps à corps. À neuf heures et demie, cette droite étant dégagée et la ligne rectifiée, le général décida l'attaque par l'aile droite. Mais, pendant ces préparatifs, l'ennemi, qui ne restait pas inactif, défendait les bords du Soui-Nien avec ténacité. À dix heures quarante, les dernières dispositions prises, les bataillons du 143<sup>e</sup> et les tirailleurs algériens établis sur la crête, avaient débordé le fort de l'Est. Toute l'artillerie concentra son feu sur ce fort et, tournés par leur gauche, les défenseurs du Soui-Nien lâchèrent pied. Sans attendre le signal, le 111<sup>e</sup> se précipita à leur poursuite. Les défenseurs s'enfuirent en sautant par dessus le parapet et en enfonçant la palissade. Toute l'artillerie concentra son feu sur les longues colonnes de fuyards et les poursuivit de ses schrapnels jusqu'à onze heures quarante-cinq. Le manque de cavalerie empêcha seul, leur ruine complète. Tous les forts, étendards, canons, armes, munitions, tentes, chevaux, outils, approvisionnements, bagages des Chinois étaient entre nos*

*mains, et cinq cents ou six cents ennemis jonchaient le terrain. La prise du Nui-Bop couvrait la route d'An-Chau à Mai-Xu et privait l'ennemi de sa ligne principale de ravitaillement. Le général de Négrier ordonna donc l'occupation immédiate de ce poste par une compagnie de la légion, une demi-section de tirailleurs tonkinois et un détachement d'artillerie.*



*Tirailleurs algériens à Phu Doan*



C'est certainement cette nouvelle qui a fait reculer Lu Vinh Phuoc de Tuyen Quan. Il est sans doute aussi bien renseigné que nous. Voilà donc de nouvelles pages glorieuses à ajouter à l'histoire de la conquête du Tonquin !

Pourtant, je me demande à quoi servent ces belles victoires si ce n'est à faire tirer les uns et décorer les autres d'autant que, quand nous avons battu six mille Chinois, il en revient douze mille et c'est à recommencer...



*Le Préfet de Phu Doan*

